

lité aussi prégnante, aussi indiscutable que la première. Maître Clo en est tellement marqué que c'est devenu un nœud gordien. Il s'agit d'une réalité aussi vraie qu'une pensée qu'on ne touche pas, qu'un amour sur lequel on ne peut pas s'asseoir.

Maître Clo revit cette réalité comme le seul moment qui ait vraiment marqué son existence. Sa marraine le prit par la main. Elle se mit à parler. On écoutait une langue venue du fond des âges. Alors, la marraine de Maître Clo amena ce jour-là le monde sous une tonnelle, au milieu d'une grande cour. On remarquait dans l'assistance le juge en chef du tribunal de cassation, maître Every Nicolas, fils d'Azaria Nicolas, petit-fils d'Antoine Nicolas, lui-même descendant de Lucien Nicolas, signataire de l'acte de l'indépendance d'Haïti.

On remarquait aussi dans l'assistance le colonel Alexandre Dupuis, fils d'Aténor Dupuis, descendant de Victor Dupuis, chef de la Garde d'Haïti à la fin de l'occupation américaine. Dans l'assistance également le notaire Norélien Naguindeau, fils d'un grand commerçant de la capitale Julien Naguindeau, petit-fils de Lorraine Naguindeau, maîtresse du général américain John Marshall. Pas une grande famille connue des Lafleur n'était absente ce jour-là. On eût dit que le cœur de la Capitale s'était déplacé pour un événement d'envergure.

Donc, l'après-midi vacillait. Le vent soulevait des couches de poussière. Les chiens aboyaient contre des cochons qui se permettaient de s'approcher de la tonnelle. La marraine de Maître Clo avala deux bouteilles de tafia, bien qu'elle détestât l'alcool. Elle prit le jeune homme dans ses bras, lui plongea la tête dans une gamelle d'eau parfumée au basilic, à la citronnelle et au camélia. Elle répandit

le liquide parfumé sur l'assistance qui tout de suite se mit à chanter les hauts chants des esprits du panthéon vaudou. Frissons de Claudius, tremblements, érection. Jamais le garçon qu'il était ne s'était senti aussi bien dans les bras de sa marraine qui lui descendait le pantalon au vu de tout le monde, qui le mangeait de caresses de la tête aux pieds, qui lui faisait connaître les premières manifestations de l'amour d'une femme. Blotti dans les bras de sa marraine, Claudius se mit lui aussi à chanter. On ne reconnaissait plus le garçon sérieux qui avait horreur de la foule. L'assistance, elle aussi, buvait sans arrêt pendant que la marraine de Claudius continuait à lui masser les seins, le cœur et le ventre.

Le recueillement de l'assistance fut troublé par un coup de tonnerre. De plus en plus défigurée, la marraine du jeune Claudius lève les bras vers le ciel. «Aujourd'hui, dit-elle au Maître de l'Univers, il devient dorénavant la plus jeune brebis de mon troupeau. Je le prends au nom de celle dont je suis l'incarnation sur la terre, la Très Sainte Vierge Marie, au nom des femmes mortelles qui ne savent comment apprivoiser les hommes, puisque cela exige une force qui les propulse dans un monde où ils n'ont pas besoin d'organe génital pour prendre une femme, une force qui les mettrait dans une navette spatiale où ils demeureront toute leur vie le symbole de la pureté absolue.

«Je demande au Maître de l'Univers d'accepter ce garçon pour en faire la plus belle pierre de mes montagnes, le plus beau fruit sur la terre, le plus beau coquillage de toutes les plages du monde. Elle sera lapidée, mutilée, pulvérisée par la foudre la femme qui oserait coller ses lèvres à celles de mon

époux. Oui, je demande au Maître de l'Univers la permission de compter désormais ce jeune parmi les hommes que j'ai choisis pour gouverner mon peuple, chanter mes louanges jusqu'à ce que prenne fin la course des anges rebelles sur la terre. J'entre en possession de ce garçon. Il participera désormais de moi. Ainsi le veut la destinée des enfants du Grand Maître enlevés dans la brousse, transportés dans les négriers, perdus dans les montagnes où je leur avais appris à communiquer avec les forces invisibles de la terre.»

Tombe un petit lézard sur le torse du jeune homme. Un rossignol tourne autour de sa tête. On entend au loin un roulement de tambour. Plus la marraine de Claudius fait sa dévergondée en soulevant jusqu'aux reins une large robe bleue indigo, en rythmant les refrains lancés dans l'assistance avec des mouvements d'épaules, en plongeant les deux mains dans ses cheveux au vent qui lui couvrent le dos, en se caressant doucement la figure, plus on la voit blanche... de cette blancheur qui rappelle les sirènes de mer observées sur les plages privées d'Haïti. Plus la marraine de Claudius presse fortement son cœur contre celui du jeune Clo, plus elle devient, aux yeux de l'assistance, une possédée dont la voix n'a plus le timbre d'une femme normale. Visage radieux, regards illuminés, langage envoûtant aux mots articulés à la perfection. Elle verse du parfum sur la tête de Claudius, à toutes les minutes, les mains tremblantes, pareilles à ce genre de plant américain dont les feuilles saisissent au vol des papillons fraîchement sortis de leur chrysalide. Alors, la marraine de Claudius prend un missel. Elle l'ouvre, le feuillette, et lit des phrases latines.

Une fine pluie sur la tonnelle. On se lave la figure. On se sent transformé par cette eau qui tombe au moment où la marraine du garçon lève les bras en entonnant le plus bel air qui ait été écrit en commémoration des noces de l'Empereur Dessalines, fondateur de l'indépendance d'Haïti avec une femme noire affranchie de l'esclavage. On sert une mixture faite de rhum, de jus d'orange et de verveine odorante d'abord aux autorités, ensuite aux parents de Claudius. L'enfant, avait juré le père, ne devrait pas quitter la maison pour aller en pension à Port-au-Prince sans prendre un engagement de bonnes mœurs envers la maîtresse Erzulie. Telle était aussi la position de la mère. Aucune femme ne devrait entrer dans la vie de son fils, avait-elle dit souvent, avant les noces de celui-ci avec l'un des plus sympathiques esprits du panthéon vaudou : Erzulie Fréda.

Et voilà leur désir satisfait, le garçon sauvé, lié pour toujours à la seule femme capable de procurer aux nègres d'Haïti justice, richesse, gloire et santé. Maîtresse Erzulie est pour la confrérie vaudou l'image parfaite de la Vierge Marie, femme blonde aux yeux de turquoise, au regard candide. Tout cela s'était passé au moment où le jeune homme commençait à faire sa croissance.

Claudius se voit transformé au cours de la nuit, noyé dans un liquide comme une espèce d'amidon qui colle votre bassin au drap. Il jouissait d'un plaisir des sens, jamais ressenti auparavant. Son corps frissonnait; ses jambes tremblaient. Si intense cette sensation qu'il a failli pousser des cris. C'est comme s'il entendait des anges qui riaient, des oiseaux qui chantaient. Alors, calmement, tranquillement, doucement, elle s'était

effacée telle une fumée dans le vent. C'était le désespoir. Cependant, il n'avait pas rêvé. C'était bien Erzulie qui lui faisait des caresses tendres, voluptueuses.

On aurait dit un corps neuf qui s'éveille au matin comme un jeune prince. Il ne se reconnaît plus parmi ses camarades du lycée devenus désormais à ses yeux de petits nègres sans importance qui n'obtiendront jamais les faveurs de la plus belle femme d'Haïti incarnée dans le corps de sa marraine Léa, elle-même mulâtresse, progéniture d'une famille de riches. C'est en vain que André D'Entremont, son meilleur ami, essaie de lui soutirer quelques mots. Pas un signe, pas un geste. Même les mouvements de Claudius ont changé. Les bras désormais suivent la cadence des pieds. Il donne l'impression de trotter au lieu de marcher. Le tempérament du garçon devient aussi exigeant. Lui qui avait de l'entregent devient tout à coup un insupportable énergomène qui contredit tout le monde, boudeur, railleur, arrogant. La famille semble se complaire dans les excès de conduite du jeune homme. Il a droit à tous les égards, le jeune époux d'Erzulie. Rien d'étonnant qu'à ses pieds, on se jette respectueusement, religieusement : la parenté, le voisinage, même les professeurs du lycée dont pas mal d'entre eux sont aussi de fervents serviteurs de la maîtresse.

Sitôt réveillé après avoir perdu sa virginité sous les magiques touchers de sa femme esprit, Claudius se mit à arpenter les zones huppées de la capitale d'Haïti avec la conviction de tomber sur une femme avec les mêmes traits physiques qu'Erzulie. Il n'aura pas de mal à combler ses désirs, puisque sa marraine possédée par la déesse

vient d'un quartier où l'on trouve des mulâtres ainsi que des mulâtresses. Le jeune homme, auparavant, n'avait jamais éprouvé un tel désir de posséder une demoiselle de teint clair, puisque le quadrillage de la capitale correspond, sinon aux leçons d'histoire, du moins aux questions sociales qu'évacuent les doctrinaires du gouvernement pour ne pas froisser la majorité noire du pays.

Sauf qu'en devenant l'époux d'une déesse, le jeune homme ne peut plus prendre des libertés avec n'importe quelle femme. En le faisant jouir aux yeux de tout le monde, en prenant ses doigts aux yeux de l'assistance pour les diriger dans le fond de sa culotte, en mettant la pointe du sein droit dans la bouche d'un garçon qu'une mère autoritaire n'avait pas tardé à sevrer immédiatement après la naissance, il devient désormais une créature collée à la chair de la marraine. Ce qui l'amène à éprouver une espèce de répulsion pour les femmes noires.

Pourtant, l'été dernier, dans la classe de rhéto, il avait brûlé un roman haïtien : *Héritage sacré*. Le nègre y était représenté dans des traits autant physiques que moraux qui ne font pas du tout honneur à la race noire. Sous la plume du romancier, le nègre mis en scène est un type sauvage, lourd, massif.

Après avoir joué dans les cheveux de la maîtresse, pincé pendant des minutes un nez aquilin; après avoir, dans toutes les positions, embrassé le corps de la maîtresse en prenant soin de bien avaler sa salive pour ne pas souiller ce corps-là; après avoir mis sa tête sur le cœur de la maîtresse pour en écouter les battements, voilà que la femme noire se dresse devant lui, venue d'un monde qu'il juge infernal, celui de la brousse. Il

notera pour la première fois, chez la femme noire, des traits physiques qui lui répugnent : lèvres épaisses, dents fêlées, seins énormes. Rien, écrit-il dans son journal, pour faire éclore le désir d'un jeune homme de bonne famille.

On se représente les misères de la petite Gisèle Lafortune, jolie marabout, follement amoureuse de Claudius dont la conduite, contrairement aux mauvaises manières de la plupart des garçons de la ville, laissait présager une solide relation qui déboucherait sur un mariage solennel.

Maître Clo secoue la tête en passant la main sur sa figure. On dirait qu'il vient tout à coup de se réveiller. Non. Il se rend plutôt compte qu'il nage entre deux réalités, que ces deux réalités charpentent son existence. Bien sûr, la déesse, pense-t-il, peut être un produit de l'imagination. Pas tout de même sa marraine dont le caractère discret en fait une personne hostile à la comédie.

Et il y a aussi l'intuition. Il avait brillamment défendu le fondement de cette notion devant un examinateur de baccalauréat. «L'intuition, avait-il soutenu, c'est la révélation du concret, la révélation du rêve claudélien d'une connaissance qui serait co-nnaissance. C'est une communion avec chaque existence singulière en ce qu'elle a d'unique, d'inexprimable.» Il avait aussi abondamment cité Brunschvicg selon lequel : «L'abstrait mathématique est plus riche que le concret qu'il rend intelligible en le sous-tendant par un réseau continu de relations.»

La femme blonde, à la même place, dans le jardin où des oiseaux viendront plus tard prendre à ses pieds leur bain de soleil. Il ne peut rien faire, pense-t-il, devant la décision de la maîtresse. Elle veut le rencontrer sur un terrain neutre. Oui. Il a foutu le camp, sans avertissement. C'est une première faute. Deuxième faute : aucune cérémonie d'au revoir. D'ordinaire, avant chaque voyage, les époux de la maîtresse s'acquittent de leur devoir : l'organisation d'une cérémonie au cours de laquelle on réitère les formules d'engagement, tout en présentant des offrandes expiatoires.

Maître Clo reconnaît sa culpabilité d'avoir laissé le pays sans s'acquitter de ses devoirs envers la maîtresse Erzulie. Il doit alors, selon lui, en assumer les conséquences, fussent-elles tragiques, dramatiques. Ça fait des heures qu'il est planté devant LE CHEMIN D'OR, fermement convaincu que lui et la femme blonde vont bientôt se trouver face à face. On connaît Erzulie, dévoreuse d'hommes. Elle n'a jamais peur de la confrontation.

Maître Clo se sent tout à coup ragaillard. Le désespéré d'hier soir redevient subitement le notable qui jouait, dans son pays, un rôle social important en évitant des compromissions dangereuses. Il n'entend pas modifier son statut d'étranger. C'est comme étranger qu'il entend vivre le peu de temps à passer dans ce pays. Il a fait sentir hier à Ben Salomon qu'il ne comprend rien à la notion d'intégration, que chaque être humain ne saurait être le produit de plusieurs ensembles. Seulement, aujourd'hui, les choses lui paraissent un peu étranges. Il a le sentiment que le monde qui

poussiez le cri d'une femme qu'on surprend dans la nuit? Je serais un assassin, le délinquant venu des pays de la misère pour l'anéantissement de ta race. Je déparle. Plutôt non. Ça fait longtemps que la parole s'est fondue dans ma bouche, que les mots se consomment comme une plaine rasée, un corps cicatrisé. J'aurais aimé ne pas employer ce procédé pour vous rejoindre. J'aurais aimé vous raconter mes péripéties du matin où je vous ai vue dans le jardinet à la nuit où je n'ai cessé de vous caresser dans mes rêves. J'aurais voulu vous provoquer avec mes rires démoniaques, mes gestes grandiloquents, mon jazz, mes marches forcées, tout ce qui m'avait conduit dans votre univers, mes embrassements, mes nuits noires, mes passions en ébullition. Vous étiez loin. Non. Vous êtes si près de moi. J'ai voulu écrire Erzulie sur l'enveloppe. Heureusement. On aurait pu foutre ma lettre à la poubelle.

Votre nom est bien Nicole Desmarais, nom emprunté puisque vous avez décidé d'habiter le corps d'une descendante de la reine Antoinette. Alors, Nicole Desmarais, j'ai soif de vous. Les mauvais rêves sont évaporés ainsi que des souvenirs cauchemardesques. Nous sommes au début d'un nouveau monde où il faudra accepter le dédoublement d'une femme, esprit redoutable quand se déchaînent les éléments de la nature, chair de la vierge quand les hommes se font petits chiens à ses pieds. Je n'ai pas besoin de votre engagement. J'accepte votre liberté. Ne me dites pas que vous m'aimez. L'amour pue l'esclavage, l'hypocrisie. Seulement une rencontre, une seule, le temps d'écouter votre souffle, les battements de votre cœur, le temps de peindre votre sourire, de vous

toucher, oh oui, de vous toucher, juste un instant. Pour prendre un peu de vos passions, de votre chaleur, de vos opales de femme, un peu de vos délires à l'heure où je m'abandonne aux folies. Je serai, Nicole, l'avocat le plus heureux de cette ville, un roi à côté de sa reine dans un buisson ardent. Je serai l'humble mendiant d'une tendresse acquise à force de lutter. Oh! Nicole Desmarais. Je l'ai bien vu sur la boîte aux lettres. Vous l'avez ainsi décidé en vous appropriant le corps d'une mortelle. Alors Nicole, la partie commence. Je ne veux pas me traîner à vos pieds. Je ne veux plus retomber dans vos pièges, courir après vous sans pouvoir même vous sentir. Je vous promets de demeurer un fidèle amant, obéissant, chien de vos chiens, passionné de vos passionnés. Je reprendrai ma toge d'avocat, construirai dans la ville un grand autel où je vous présenterai mes offrandes expiatoires. Sinon, je vous tuera. Oui, je tuera Nicole Desmarais, par amour, par désœuvrement, par orgueil aussi. J'assassinerai la femme que vous habitez. Je la réduirai en miettes. Alors, tout sera consommé. Je serai soulagé d'une honte qui m'écrase, qui m'empêche d'affronter Adrienne, de mettre à sa place Jacques Valbrun quand il déconne chez ma sœur. Ne me répondez pas. Vous n'avez pas besoin de le faire. Juste un petit geste de la main. Mon été, le vrai, après le mois de septembre, commencera dans vos yeux.»

La cible semble atteinte de la même manière que la première fois. Peut-être un peu plus vite. Le facteur parti, Nicole Desmarais avait la main dans la boîte aux lettres. Un premier sourire, un deuxième sourire. Elle entre, sort, rentre, sort, semblable à un enfant ivre de joie d'avoir attrapé un papillon.

Maître Clo ne la quitte pas des yeux. L'inévitable va se produire, pense-t-il.

Ça y est. Un coup d'œil vers la fenêtre accompagné d'un immense éclat de rire. Point de doute cette fois, se dit Maître Clo. Il s'agit bien pour lui d'une invitation. Il va pouvoir la rencontrer à la même place où elle a fait chavirer son esprit. D'aussi loin qu'il l'observe, elle lui donne l'impression d'avoir refait sa toilette, d'avoir choisi un nouveau tailleur veste et jupe de même tissu soit du satin brodé d'or. Il perçoit également un chignon artistiquement ondulé. Lui reste encore accroché à la fenêtre. Peut-être attend-il un autre signal pour bien s'assurer qu'il ne rêve pas, que le signal de la femme blonde en direction de sa fenêtre exprime bien le désir de le rencontrer. Non, ce n'est pas un cauchemar. Voilà un autre regard, un autre rire sonore, un autre geste de la main droite. Maître Clo bondit. Une minute plus tard, il est sur la rue Jeanne D'Arc, coin Lamontagne.

L'homme éprouve un saisissement devant le changement subit du quartier. Le voilà au milieu d'une foule qui croît de plus en plus. Des bandes se forment autour des magasins. Des groupes déambulent dans les rues, barrant la route aux automobiles. Des enfants roulent sur la chaussée. On entend d'immenses clameurs qui se mêlent au bruit des klaxons. Les vieux marchent lentement le long des trottoirs. On prendrait la foule pour un flot zigzaguant au milieu des voitures, mettant en relief un paysage de chignons sous un tiède soleil d'après-midi d'automne. Plus loin sonnent les cloches d'une église. Encore plus loin s'annoncent des fanfares qui, dans un instant, vont occuper le parc Paul Bourget.

On dirait qu'elles viennent d'une soufrière, les matières animées entourant Maître Clo. Un léger vertige le fait basculer au moment où il aperçoit dans la foule une forme zigzagante, pareille à celle de la femme blonde. Alors, se dit-il, je vais la posséder. Pas dans n'importe quelle condition puisque, tout d'un coup, à côté du parc Paul Bourget s'installe la plaine du Nord où les enfants viennent danser leurs airs favoris à l'intérieur des chênes qui se transforment en châteaux quand tombe la nuit. Maître Clo parvient à se ressaisir dans un décor où les oiseaux prennent leur bain de ciel entre deux promontoires de nuages.

L'avocat se déplace légèrement; il évite tout mouvement précipité qui laisserait sentir un désir sauvage, celui d'un macho, sûr de son coup et dont les pattes s'abattraient sur le premier corps de femme qui tomberait dans son filet. Elle aussi semble légèrement se déplacer. Au moment où il s'approche d'elle, elle quitte brusquement son cercle pour se diriger vers l'église Mont-Carmel sur la rue Antonio-Dagenais.

Maître Clo se faufile dans la masse grouillante des fidèles. En quatre enjambées, la maîtresse a déjà atterri dans la nef, poitrine haletante. Brèves réflexions de l'avocat. La comparaison de la maîtresse avec la Vierge, pense-t-il, n'est pas gratuite. Semblable à un sosie, il la voit suspendue dans les airs, le cou allongé, le visage incliné sur l'épaule, les yeux pleins de désir, la bouche battante qui laisse voir une langue violette, les bras croisés sur la poitrine. Telle la Vierge, elle se trouve dans le même état où elle se réalise au milieu des signes qui font de son corps une méduse tropicale pour les non-voyants, les non-initiés aux rites de sa reli-

gion. L'envie lui prend de s'ouvrir les veines du poignet, non, de boire de l'acide. Trop sale, se juge-t-il, pour faire la conquête d'une créature aux couleurs de la Vierge Marie, aux seins pointus de la Vierge, aux contours de la Vierge. Trop charbon, se juge-t-il, pour même rêver d'un royaume où les îles propulsent leurs fraîcheurs vers ceux qui n'ont pas eu des négriers pour demeures. Alors, il vaut mieux selon lui, engager un dialogue à distance en dissimulant sa présence pour éviter une confrontation avec les prétendants d'une immortelle. Il vaut mieux pour lui, s'approcher d'elle à l'instar de l'amoureux transi de peur et jouer ainsi sa dernière carte.

— Maîtresse Ô, Maîtresse Ô! C'est moi, Claudius! À vos pieds, Madone, je me suis fait chien, poussière de charbon, algues de sources puantes. Maîtresse Ô, mes paupières trinquent avec la mort. Sous mes pattes, malgré moi, se meut le désespoir, ce serpent venimeux qui partout me poursuit.

Réactions de la nef aux accents élégiaques de la voix de la femme blonde. Le chœur répond au *veni creator* du curé. Il voudrait s'approcher davantage de la nef. Ses jambes deviennent lourdes. Les couleurs de tous les objets de l'église disparaissent au profit du bleu. C'est bien vrai, pense l'avocat, l'identification de la maîtresse à la Vierge. Le dialogue ne va pas tarder, pense Maître Clo, puisque la maîtresse semble le montrer du doigt à la foule.

Claquement des dents, il ne sortira pas, croit-il, vivant de l'église. On le criait assez souvent dans les cercles d'amis de Claudius, les Blancs basanés font une bouchée de l'étranger maraudeur, surtout les rejetons de l'Afrique qui tournent autour de leurs femmes, fussent-elles les plus basses traînées

des zones pauvres de leurs villes. Si jamais il était découvert, les Blancs basanés lui feraient subir le même sort que Mussolini réservait aux jeunes gens qui ne respectaient pas les principes du petit chef aryen. Maître Clo allonge le cou vers la direction d'où vient la voix de la maîtresse.

— Maîtresse Ô! Quelques pas vers moi, je vous en supplie. Juste le temps de vous regarder. Oui. Un peu plus près. Il m'est défendu de toucher à la beauté, de frôler même un corps qui soit l'incarnation de la beauté, d'une matière non perméable à la saleté. Oui, Maîtresse. je vous promets que j'étranglerai mon désir, que je couperai mon sexe pour le donner à manger aux cochons, qu'il ne restera rien de moi, même pas un soupir.

— Foutez le camp. Vous n'avez rien à faire dans mon église, lui crie la voix de la maîtresse affaiblie par les plaintes des fidèles.

Deux pas en avant, deux pas en arrière, l'avocat cherche de quel côté la voix se fait plus percutante.

— Maîtresse Ô! Avancez. Je vous en supplie. Je ne peux pas le garder au fond de moi, ce torrent qui mugit. J'aimerais que vous soyez témoin de son débordement qui sera un jour écrit sur les plages où se prélassa votre race.

La maîtresse continue de s'agiter dans sa longue robe bleue qui laisse entendre un sec froufrou. Au loin, ses traits semblent se durcir.

— Allez-vous-en. Je ne vous connais pas. Ma mère n'a jamais engendré des mortels à la peau de charbon.

Maître Clo tâte sa peau flasque. On dirait celle d'un serpent en putréfaction. La même question qui l'agitait au premier moment de la sensation de la maîtresse de l'autre côté de la mer des Antilles,

se pose de façon encore plus percutante. La maîtresse peut le cajoler, le caresser, lui faire l'amour quand elle se manifeste en esprit par l'intermédiaire d'un médium. Cependant, quand elle parcourt le monde des mortels, elle éprouve alors des répulsions comme les hommes de sa race, les femmes de sa race pour qui le nègre demeure génial, généreux, bon enfant à condition d'être un mythe inaccessible, une créature sans carapace, un être privé de couleur. Autrement, on risque de perdre connaissance devant sa peau, parce que cette peau rappelle trop de faits, trop d'événements qui perturbent les bonnes consciences, se dit Maître Clo : les guerres tribales, les négriers, les morts-vivants, la boue, les maladies vénériennes des cases pourries, les rigoles puantes. Parce que sa peau, croit-il, fait de lui un signe visible qu'on ne peut camoufler; la maîtresse, elle aussi, nourrit les mêmes préjugés que ses ancêtres les Gaulois. Selon Maître Clo, il y aurait un mensonge à dégonfler.

— Maîtresse Ô, dit Maître Clo, je veux vous sentir, même à des kilomètres de moi. Vous n'aurez pas de nausée devant ma binette. Je me suis lavé ce matin au basilic. Je me suis mis du parfum, celui dont vous vous servez lorsque vous venez partager ma couche.

— Allez-vous-en, dis-je.

— Juste un instant, Maîtresse. Le temps de voir vos cheveux au vent, de lire ma déchirure dans vos yeux bleus, le temps de voir danser votre ventre, tel celui de ma marraine quand vous la faites piaffer sous l'explosion de vos désirs. Juste un instant, Maîtresse Ô! Le temps de sentir votre regard sur mon visage brûlant de fièvre.

— Que me voulez-vous?

— Maîtresse Ô! Comment se méfier de quelqu'un qui est le fruit de vos entrailles! Pardon! Votre époux devant le Grand Maître. Pas un seul instant, je n'ai cessé de vous sentir en moi. On dirait une deuxième peau collée à la mienne.

— Je ne me suis jamais adressée aux mortels. Je perdrais mes pouvoirs de femme-vierge si j'acceptais sous mon étendard un nègre mutilé de l'intérieur. Oui. Je vous ai remarqué à la fenêtre de votre appartement. Vous me regardiez. Non. Vous m'espionniez. On dirait que j'ai des comptes à vous rendre, que je suis votre subordonnée, votre chevalière servante. Je vous préviens. Dans un instant, je vais quitter cette enceinte pour retourner dans mon royaume. Malheur aux mortels qui se mettront sur mon chemin.

— Pas possible, dit Maître Clo. Je voudrais vous voir Maîtresse, vous dire que je n'ai pas oublié votre bienveillance à mon égard. Oui. Le miracle s'était accompli après notre lune de miel. J'étais devenu le jeune que vous vouliez, le futur avocat qui allait défier le pouvoir en traînant devant le tribunal un proche parent du Grand Chef.

— J'aurais aimé me substituer à Mademoiselle Desmarais pour vous parler, vous lancer, en plein visage, mes quatre vérités. À chaque fois que vous épiez mes gestes à la fenêtre de votre appartement, l'espace m'engloutit; je fonds sous les soleils de minuit. J'aurais aimé trouver le langage qui convienne aux esprits tendus. Mon imagination se meut dans un épais brouillard. Mes passions se fanent. Votre race, voyez-vous, en est une d'enfants sous la protection des puissants de ce monde. Oui. Je me suis tue. La cohorte des esprits, elle aussi, s'est tue au milieu des temples vaudouesques, de même



qu'au pied des trois mâts d'une caravelle nocturne. Vous m'en voulez, Monsieur, je n'ai rien à voir dans vos souffrances. Mes pouvoirs sont limités. Les esprits ne peuvent pas défaire l'ouvrage du Grand Maître. Rien ne peut être acquis sans sa permission. Sa volonté. Oui, Monsieur. Les choses bougent parfois. Parfois, elles refusent de changer. Vous ne pouvez pas empêcher que la volonté du Grand Maître soit faite. Un nègre, c'est un nègre. Une femme blonde, c'est une femme blonde. J'aurais aimé vous expliquer tout cela, droit dans les yeux, sans tricherie, sans philosophie, vous dire comment il est impossible d'agir en dehors des règles du droit naturel. Nul ne peut empêcher que se réalise la volonté du Grand Maître. Maintenant que s'ouvrent les portes de la ville pour précipiter mon départ, veuillez vous effacer du décor.

L'avocat secoue la tête; il se frotte un bon moment les yeux. Il souhaitait un franc dialogue, qui aurait été une bonne explication sur un transfert de personnalité auquel il ne s'attendait pas, qui aurait été une mise au point sur une espèce de dédoublement lequel demeure pour lui un mystère. Il sait qu'il ne rêve pas, que la femme blonde qui le nargue, c'est bien maîtresse Erzulie, déesse dans le panthéon vaudou, celle qu'il a bien épousée dans son pays. Parce que la déesse portée dans son cœur, dans ses rêves, sous les mares de la conscience nébuleuse, a pris la forme de la femme blanche aperçue à la fenêtre de son appartement dès le premier matin de son débarquement dans la ville.

Oui, un dialogue s'imposait entre deux créatures faites dans le moule du Grand Maître, l'une évoluant dans l'espace qui se manifeste aux mortels par des crises de possession, l'autre évoluant

dans le monde des êtres visibles, qui en partage les péchés, la figure pleine de honte. Que non. Le dialogue n'a pas eu lieu. Plutôt non. Il s'est fait à distance dans un langage surréel, dans une langue incomprise des mortels. Bien sûr, quelques grands prêtres de la confrérie vaudou connaissent le système de symboles, de proverbes destinés à transmettre une information. Ce n'est pas le cas de Maître Clo qui vient de recevoir les mots de la maîtresse tels des signes discordants, noyés dans des images d'épouvante, sensuelles, intellectuelles, cependant à mille lieues du discours attendu qui permettrait de voir un peu plus clair dans son univers confus. Alors Maître Clo décide de déclarer la guerre à la déesse de l'amour de la religion vaudou, à la déesse la plus respectée des vaudouisants puisqu'elle incarne, sinon la grâce, du moins toutes les qualités de la vierge.

Oui, la guerre à la déesse représentée en chair et en os, en la personne de Mademoiselle Desmarais. Claudius n'ira pas par quatre chemins. Il va utiliser les mêmes moyens que les Amazones de son pays quand elles décident de mettre hors d'état de nuire un mâle téméraire, de l'avilir en le faisant passer pour le plus malpropre des malpropres.

C'est une salope, dira-t-il aux fidèles de l'Église qui ne demandent pas mieux qu'à pulvériser un ver qui les ronge de l'intérieur et qui mine leur ferveur religieuse. C'est une délinquante, cette femme-là, confiera-t-il au curé Grand'Maison qui lui a donné l'absolution à l'issue d'une brève confession. Oui, cette femme dont le corps représente le plus bel objet artistique de la Métropole, qui descend en droite ligne des héros bâtisseurs du pays, cette beauté que les hommes n'osent approcher de peur

de la défigurer, cette femme inaccessible dans tout l'éclat de sa beauté, Maître Clo va la dénigrer en la pointant du doigt. C'est bien elle, dira-t-il, tantôt sculpture implantée dans le flanc de la Caraïbe, tantôt matière volatile, tantôt esprit respecté, vénéré, tantôt manifestation convulsive de la conscience qui a fait avec lui l'amour sous l'œil inquisiteur du Grand Maître, qui aurait dû effacer ses malédictions par des baisers miraculeux. Alors, on rendra la sentence, sévère, tranchante. Finie la demoiselle qui se plisse aux métamorphoses du temps. Elle se verra dépouillée de sa vertu, pense Maître Clo. Les chemins du ciel lui seront interdits, de même la rue Théorêt où elle se rend souvent aux Halles de la mode essayant les dernières robes de bonne coupe des plus grands couturiers de la ville. L'avilissement de la femme blonde devient, pour Maître Clo, de plus en plus plausible dans un quartier où elle fait la reine en découpant l'univers selon ses caprices.

L'avocat lance un premier cri déchirant. Sa bouche, écumant de rage, lance un tas de mots sales, tel un crépitement de balles. L'index pointant en direction de la nef, il énumère les défauts de la femme blonde, depuis les premiers vagissements dans les bras d'un crétin jusqu'aux subtils procédés d'envoûtement et de séduction. On entendait le cri déchirant de l'avocat à des kilomètres de distance. La voix de l'avocat, on dirait, se retrouve étouffée par les sons de l'orgue qui vibre pour amortir le criard tapage des enfants, heureux d'être libérés de la messe. L'église commence à se vider, lentement, dans une discipline militaire. On frôle Maître Clo; on passe à côté de Maître Clo, front élevé, poitrine bombée. Quelque chose, pense

l'avocat, sent ici le mystère. Un nègre dans une foule de Blancs, cependant invisible, pense Maître Clo, parce qu'il ne représente rien, aucun signe qui témoigne d'une identité, d'une légitimité, d'une présence fabuleuse, parce que le monde blanc, pour lui, l'a toujours voulu ainsi, que s'efface le nègre quand passent les véritables enfants de la Vierge, que piaffent sur un peuple de nègres les bâtisseurs de négriers, parce que le nègre, c'est un point noir sur une bande de neige qu'il convient d'effacer afin de garder intacte la beauté du paysage. Il aura beau crier que personne ne prête l'oreille à ses lamentations, que personne ne daigne lui montrer la caravelle qui conduit à la libération des enfants de Cham.

Maître Clo bondit vers la nef. Mademoiselle Desmarais se déplace rapidement. Plus l'avocat se rapproche d'elle, plus elle s'éloigne de son point d'attache. Plus l'avocat l'interpelle, plus elle demeure sourde aux cris plaintifs de l'époux. La voilà qui sort de l'église. Alors s'engage une course effrénée : beau spectacle dans la vieille ville, un nègre à la poursuite d'une femme blonde. La foule aussi se met à courir. Des voitures s'immobilisent. Enfin, un peu d'espoir : Maître Clo n'est qu'à deux mètres de Mademoiselle Desmarais. Il va la prendre par les bras; il va lui baiser les mains en implorant ses grâces, sa magnificence et sa générosité. Il va lui dire qu'il l'aime en tombant à genoux, la supplier de l'excuser pour tant d'effronteries, de jérémiades et de lâchetés. Oui. Il va prendre la résolution de ne plus la harceler, d'attendre le moment où elle-même décidera de le placer sous sa protection.

Qu'à cela ne tienne. La démarche de Maître Clo s'alourdit. On dirait un clown pris dans son propre

piège. Il aura beau secouer les jambes, se débarasser de sa veste, de sa cravate, de ses souliers, une force continue de quadrupler la distance qui la sépare de la femme poursuivie. L'homme n'en peut plus. Il est exactement midi quand, à bout de souffle, il s'affaisse sur le trottoir, face au jardinet de Mademoiselle Desmarais.



À six heures du soir, Adrienne avait les yeux fixés sur la porte d'entrée. Ça fait vingt-quatre heures qu'elle est aux aguets, vingt-quatre heures qu'elle est en proie aux émotions-chocs à chaque bruit de pas dans l'escalier qui ressemble à la démarche de Maître Clo. L'avocat disparu après leur dernière conversation qui a tourné au vinaigre. Elle ne sait quoi faire devant les désagréments de la situation. Un coup de téléphone à la police pourrait lâcher contre son frère une meute d'agents de l'Immigration.

Bien sûr, les amis de l'usine, l'ingénieur Claude D'Allaire, le directeur Salomon Cohen pourraient, avec l'équipe du jour, organiser une battue, pense Adrienne, dans la vieille ville sans attirer l'attention des autorités. Les Haïtiens, eux aussi, pourraient donner un coup de pouce, surtout ceux qui ont envers elle une dette de reconnaissance, ne serait-ce que pour l'argent donné régulièrement aux organisations politiques. Seulement, elle préfère manger sa rage, son désespoir, en attendant que son frère décide de se montrer la face.

Ce qui ajoute au déchirement d'Adrienne, c'est qu'elle se sent, de plus en plus, dépassée par les événements. Peut-être pour la première fois de sa

vie, elle s'en veut, terriblement. Moins pour la dégringolade de son frère jugé cinglé que pour sa propre santé mentale et physique. Elle vient de se regarder dans le miroir : traits fanés, délabrés, tirés, tendus, yeux pochés, rouges de sang. Sa position à l'usine la tenaille également. Star des travailleuses, ouvrière hors pair, elle jouit de l'estime de tout le personnel administratif. La voilà qui dégringole soudain de son piédestal.

Déjà, une bonne dizaine de journées de travail perdues à cause du frère. Bien sûr qu'elle peut encore miser sur la compréhension de l'ingénieur Claude D'Allaire qui la ménage beaucoup, lui dont la franche amitié rappelle le charme des chansonnettes berceuses de son enfance. Le patron, jusqu'ici, ne l'a pas déçue, égal à lui-même, correct en amitié. Elle s'est même demandé tout dernièrement si le comportement de Claude ne cachait pas un profond sentiment. Est-ce pourquoi elle s'en veut d'avoir trop attendu pour répondre à son invitation d'aller prendre un pot dans un petit bistrot?

Il y a aussi Salomon, correct lui aussi, intègre lui aussi. Maître Clo, pense Adrienne, serait maintenant le contremaître le plus respecté de l'usine si cela dépendait de Salomon. Si avenantes les manières du directeur, qu'il refuse de voir en Maître Clo un nègre qui dérange, malgré le flot de discours incohérents que ce dernier lui a assésés lors de leur dernière rencontre. Adrienne ne saurait nier ses élans vers le Juif, un type bien qui forme, d'après elle, avec Claude D'Allaire, le trait d'union de deux peuples aux valeurs religieuses différentes et qui défendent cependant le droit au respect de l'autre et à l'acceptation de l'autre. Bref, Salomon, pense-t-elle, ne la laissera pas tomber, dût-il affron-